

FRANÇOIS FUS DE SC.

2<sup>me</sup> Année — N<sup>o</sup> 5

Mai 1899

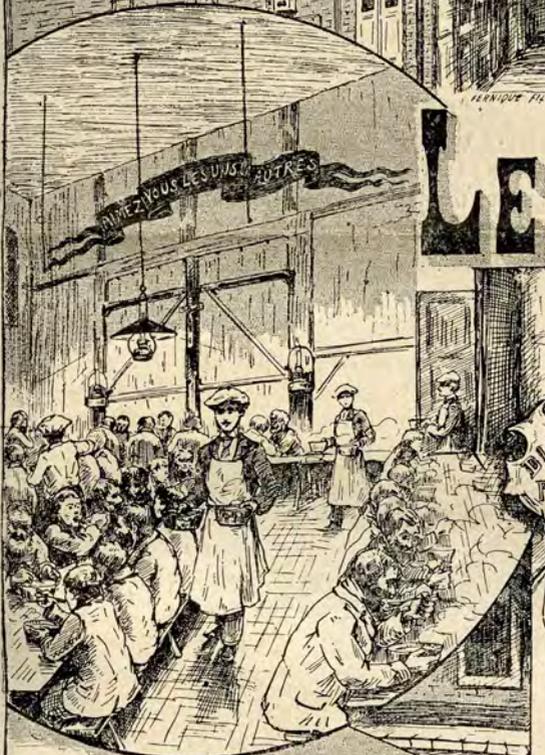
# LE PETIT FAUBOURIEN

BULLETIN DES PATRONAGES

ET ŒUVRES OUVRIÈRES

DE SAINT-JOSEPH DE LA MAISON-BLANCHE  
ET DE LA SAINTE-FAMILLE DES MALMAISONS

PARAISANT... PRESQUE TOUS LES MOIS



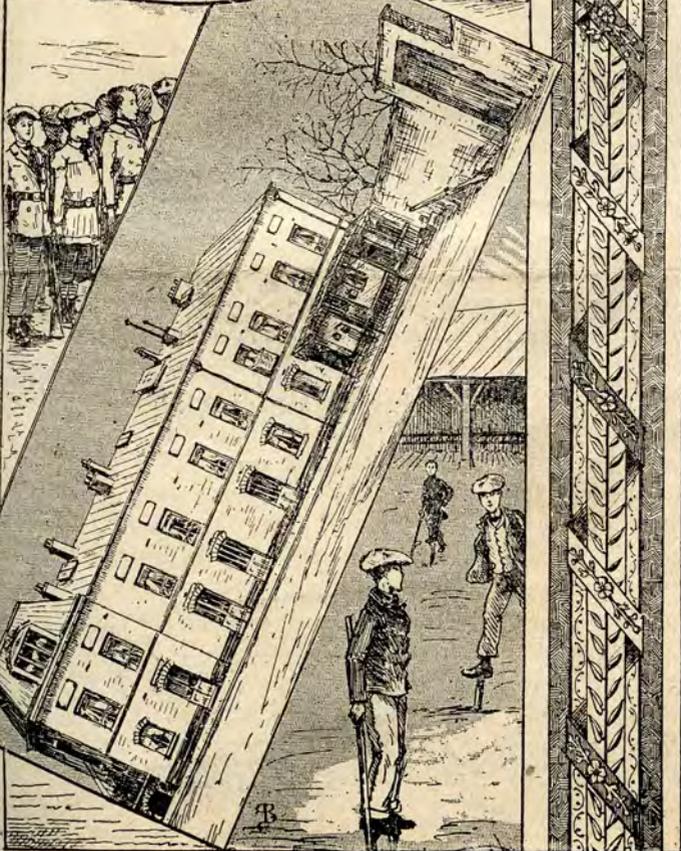
## COURS PROFESSIONNEL D'IMPRIMERIE

Ce titre serait un peu prétentieux et pourrait laisser croire que nous prenons nos projets, pour le fait accompli, s'il traduisait autre chose que nos espérances. Mais Dieu merci il n'en est rien et notre dessein de bien faire ne sera pas atténué par la présomption d'avoir atteint le but que nous apercevons trop loin encore.

Depuis la fondation de notre œuvre nous n'avons cessé de lutter contre la tendance qu'ont certains parents à réclamer un gain immédiat pour leur enfant sortant de l'école. Il faut que l'enfant gagne de suite. Nous savons bien hélas que c'est souvent la nécessité qui force certaines familles à désirer que le pauvre petit gagne au plus vite son pain quotidien : au lieu de le placer en apprentissage, on en fera un télégraphiste, un groom, un manouvrier, un tireur de feuilles d'imprimerie, un de ces pauvres petits commis de magasin au nez bleui par le froid, aux mains engelurées, comme on en voit monter la garde à la porte des merceries ou des magasins de confections pour protéger la marchandise contre les injures des chiens. A ces différents emplois-là, on gagne 10, 15, 20 sous par jour en commençant... Mais en continuant? demandait un jour celui qui écrit ces lignes à un imprimeur chez lequel plusieurs enfants étaient occupés à tirer la feuille à 10 sous par jour.

En continuant, en continuant répondit le patron interloqué par l'amère ironie qu'il sentait percer dans la question ainsi posée, en continuant il arrivera à gagner 25, 30 et jusqu'à 40 sous par jour!

Nous avons à St-Joseph une légion d'enfants employés dans les imprimeries. L'expérience nous a appris quel douloureux avenir est réservé à ceux d'entre eux qui n'ont d'imprimeurs que le nom. Nous avons vu des enfants qui admirablement doués pour faire d'excellents apprentis, de bons et laborieux ouvriers, ont grandi sans rien



apprendre en faisant pourtant un travail assez pénible. J'en pourrais citer une quantité, un en particulier qui, à 19 ans était arrivé à gagner 2 f. 50 par jour. C'était une exception. Il espérait devenir margeur et gagner 3 fr., 4 fr. peut être. Mais par un concours de circonstances vraiment extraordinaires, cet avancement lui fut refusé. Il protesta, on le mit à la porte et partout où il se présentait comme receveur on lui répondit qu'on avait des petites mains, des mains d'enfants moins exigeantes, se contentant de 0 fr. 50 par jour tant qu'on en voulait !!! Le pauvre enfant chercha en vain pendant plusieurs mois un emploi quelconque et finalement s'engagea. Mais au retour, que faire? Il était courageux, solide, il se fit terrassier.

La pensée nous est venue de compléter l'instruction professionnelle de ces enfants en leur faisant donner des leçons par ceux de leurs camarades qui plus heureux qu'eux apprennent ou ont appris le métier d'imprimeur. Nous nous sommes dit qu'il serait profondément touchant de voir ces favorisés du travail venir en aide à leurs jeunes camarades, en leur montrant ce qu'ils savent eux-mêmes, en les initiant aux ficelles du métier, en leur apprenant avec un fraternel dévouement à devenir autre chose que des hommes de peine. Notre œuvre est trop jeune pour que déjà nous puissions nous prévaloir des résultats obtenus. Nous nous bornons jusqu'à présent à faire des devoirs de composition, n'imprimant même pas pour nous les travaux dont nous aurions besoin, à l'exception cependant du petit bulletin du Patronage "*Le Petit Faubourien*" qui est imprimé dans notre atelier, composé, mis en page et tiré par nos enfants.

Notre ardent désir serait de voir ce modeste cours devenir une école professionnelle du soir. Mais hélas, la place, le matériel et les ressources dont nous disposons sont insuffisants pour le prompt développement de cet Œuvre. Pourtant nous avons bon espoir en l'avenir car c'est encore une œuvre du Bon Dieu que nous voulons faire et nous ne désespérons pas de la voir réussir.

P. E.

## L'ENFANT GÂTÉ

Au numéro 53 du boulevard de Bicêtre demeure la famille DURAND BERNARD. Ce sont de braves gens, le père est mécanicien. Il gagne de gros salaires. La mère est blanchisseuse et a une bonne clientèle. Ils ont trois enfants, Charles l'aîné et deux autres fils bien plus jeunes. Charles vient depuis longtemps au patronage il n'est pas un mauvais enfant, loin de là, cependant ce n'est pas une des meilleurs natures du patronage. Il a toujours été très gâté. Ses parents ont successivement perdu plusieurs enfants en bas âge, aussi entourent-ils de la plus tendre sollicitude ceux qui leur restent.

Au sortir de l'école il s'est agi de lui trouver un état. On l'avait d'abord placé en apprentissage dans la maison Brunet, une grande maison de fer. Mais il a trouvé le métier trop rude et il en est bientôt sorti. De là on l'a placé dans la maison Mirbel, un constructeur de pompes hydrauliques. Très grosse maison aussi. Charles y est resté un an et puis il est parti. Le père n'était pas très content, mais Charles ne s'en est pas mis en peine. Les parents finissent toujours par faire ce qu'il veut, ils en sont incroyables. En tout c'est la même chose. Quelques jours auparavant Charles avait besoin d'un vêtement. Il y avait justement un peu d'argent à la maison, car remarquez que les Durand

Bernard sont au large. Ils gagnent assez gros, sont économes et fort à leur aise. La mère avait été à la Samaritaine acheter un complet noir qui allait très bien. Charles l'avait porté quelques jours puis s'en était dégoûté. Un de ses camarades de chez Héblon, le grand fabricant de chaussures qui fournit la Belle Jardinière avait pris un complet qu'on lui avait procuré dans cette dernière maison et s'était moqué de Charles en prétendant que son complet était infiniment mieux que celui de la Samaritaine. Charles alors n'avait plus voulu du sien. Les parents avaient beau dire amen à tous les caprices de leur enfant, ça les ennuyait tout de même de perdre un vêtement neuf.

Sur ces entrefaites arrive un grand malheur.

Durand Bernard avait un frère resté veuf très jeune avec un seul fils, Paul, et occupé à Troyes dans une grande fabrique de bonneterie. Ce frère vint tout à coup à mourir, laissant son fils Paul, sans appui, sans asile. Les Durand Bernard étaient trop faibles avec leur fils, mais ils n'avaient pas mauvais cœur. Le pauvre Paul était tout seul, ils le reçurent chez eux. Or, il était de la même taille que Paul, et il venait précisément de recevoir de la fameuse Belle Jardinière un complet lui aussi, que lui avait procuré son patron, un des fournisseurs de cette grande maison. Mais ce vêtement était gros bleu, très foncé il est vrai, tandis que celui de Charles était noir. Les Durand Bernard dirent à leur neveu que le costume noir était plus convenable pour lui que pour Charles, et on échangea les costumes des deux cousins. Il pouvait sembler à Paul que ce vêtement bleu foncé aurait pu aller tout au moins en y ajoutant un brassard noir. Il n'osa pas se plaindre cependant. Il s'agissait maintenant de penser à son avenir. Il était d'âge à entrer en apprentissage, si son père avait vécu il l'aurait mis évidemment dans une maison de bonneterie mais son oncle n'avait aucun rapport avec cette partie là, ce n'était pas son monde, et il pensa alors à placer son neveu dans la maison Mirbel où Charles n'avait pas voulu rester. Il était justement en très bons termes avec l'un des principaux contre-maitres, et l'affaire s'arrangea facilement. A Troyes, Paul avait quasi ébauché son apprentissage de bonneterie, mais il se rendit bien compte de la situation et il entra chez Mirbel sans murmurer.

(à suivre)

A. N.

## DERNIERS MOTS

« Nous vous rendons vos enfants, chers parents; Mais ne nous les enlevez pas entièrement, Laissez-nous les encore un peu dans nos patronages ».

Ces paroles que notre bon pasteur prononçait les larmes aux yeux et le cœur presque gros le soir de la confirmation, entendons-les encore.

En ce jour tout le monde était à la joie. Les enfants avaient la joie du Saint Esprit dans leur âme. Le péché, cette vilaine chose, était connu de leur cœur : ils venaient de promettre à Jésus de lui appartenir toujours. Le monde leur apparaissait comme une chose vaine ce qu'il est en réalité, ils ne voyaient plus qu'une chose, ils ne sentaient plus qu'une chose : Dieu créateur et rédempteur, et ce Dieu venait de s'unir à eux.

Oh! bonheur et délices!...

Chers parents, vous aimez vos enfants; sur leur front brille la candeur de leur âme, dans leur cœur brûle une foi ardente. Cette innocence respectez-la, conservez-la; cette foi, protégez-la.

Même un impie se sent fortement impressionné quand il est en contact avec un enfant qui vient de faire sa première communion.

Lui qui nie Dieu sent Dieu dans le cœur de cet enfant préparé par de saints désirs à s'unir intimement à son Dieu. Vous n'êtes pas, Dieu merci, des impies chers parents et plus qu'eux vous avez senti le Bon Dieu dans vos chers enfants, la joie, la consolation, les délices de notre ministère.

Gardez vos fils, l'ennemi veille comme un lion rugissant qui cherche une proie. Veillez sur les fréquentations! Veillez! il en est temps encore.

Que votre vigilance soit comme un mur ceignant de toutes parts leur cœur, empêchant leurs yeux de voir au dehors le mal qui s'y étale, empêchant ainsi le mal de pénétrer dans ces temples sacrés qu'habita l'Esprit Saint en compagnie du Père et du Fils à qui soit gloire dans les siècles, des siècles.

Conservez vos enfants dans les pensées qu'ils avaient en quittant la Sainte Table, et dites avec eux :

Source délicieuse, en misères féconde

Que voulez-vous de moi flatteuses voluptés

Honteux attachements de la terre et du monde

Que ne me quittez vous quand je vous ai quittés.

Allez! honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre

Toute votre félicité

En moins de rien tombe par terre

Et comme elle a l'éclat du verre

Elle en a la fragilité. (CORNEILLE.)

L'Abbé CHARRY, *Aumonier*.



## PETIT JULES

Jules est un chérubin de sept ans qui va à l'asile des Sœurs et qui a depuis quelques mois perdu sa mère. Charmant avec ses yeux bleus et expressifs qui parlent avant ses lèvres, un peu pâlot comme tous nos petits faubouriens, blond comme les blés mûrs, gai comme un pinson, sérieux déjà comme un homme, il a gardé dans son cœur une impression profonde de la tendresse maternelle, et pieux comme un ange il n'oublie jamais de faire ses prières du matin et du soir comme le lui a tant recommandé sa mère mourante.

Son père a été autrefois un bon chrétien, mais depuis la mort de sa femme, les camarades d'atelier l'ont peu à peu détourné de ses devoirs au profit du cabaret où il passe la plupart de ses soirées.

Aussi le petit Jules est-il souvent abandonné à la maison. Il y a bien le patronage où la bonne sœur Marthe lui a promis de le faire admettre. Mais il est trop jeune encore pour en faire partie et va en attendant au Catéchisme des petits, là-bas, dans le fond de l'Église devant la bonne Sainte-Anne qui dans son imagination d'enfant lui rappelle sa mère. Plus il considère la blanche statue, plus la ressemblance lui semble frappante. Aussi, il voudrait bien emmener avec lui son papa à la messe.

Un Dimanche matin, Jules regardait tristement son père mettre ses vêtements de travail et prendre ses outils.

Pourquoi ne viens-tu pas à la messe avec moi papa, lui dit-il. C'était bon quand j'avais ton âge lui répondit son père. C'est bon pour les enfants ces bêtises-là. Je sais bien que ce n'est pas là qu'on te donnera de mauvais conseils, mais il faut manger le Dimanche comme les autres jours et les sermons de Monsieur le Curé ne te rempliront pas le ventre. Je suis forcé de travailler.

Puisqu'il en est ainsi, reprit l'enfant, je ne mangerai plus le Dimanche et tu ne seras plus obligé de travailler pour moi.

Touché jusqu'aux larmes des paroles de son enfant, le père jeta loin de lui ses outils, prit son petit Jules dans ses bras et murmura en l'embrassant : « J'irai avec toi tous les Dimanches, mon chéri. Tu vaud mieux que tous ces gas qui disent du mal de la religion et me faisaient délaisser mon enfant. Le père a tenu sa parole. Tous les Dimanches on peut voir le petit Jules tout joyeux venir à la messe avec son papa endimanché et d'ici un an ou deux, quand Jules aura grandi, il viendra au patronage avec son père qui montera au Cercle pendant que lui jouera en bas avec ses jeunes camarades. »

P. E.

## VARIÉTÉS

### L'assistance aux enterrements civils.

A l'heure où l'impiété fait une guerre implacable à tout ce qui, de loin ou de près, touche à la religion et à la famille, à l'heure où l'athéisme le plus effronté semble vouloir déraciner nos croyances et remplacer les pratiques sublimes de notre culte par ses burlesques inventions, nous devons, nous, chrétiens, réagir de toutes nos forces contre ce courant, et applaudir bien haut à la foi de ceux dont l'attitude et le langage font frémir les plus éhontés sectaires de la libre-pensée.

M. de Cassagnac, désigné par le sort pour représenter la Chambre des députés à l'enterrement civil de M. Cantagrel, s'est refusé à remplir ce mandat et a donné en ces termes les motifs de son refus :

« Ma conscience de catholique m'interdit formellement de suivre un convoi funèbre qui ne s'arrête pas d'abord à un temple consacré... La libre pensée est devenue militante, agressive, et marche audacieusement à l'assaut du Christianisme. Ce n'est plus à des malheureux égarés que nous avons affaire, c'est à des ennemis implacables. Et marcher derrière un corbillard que ne connaît pas le prêtre et que ne surmonte pas la croix, serait une capitulation sans excuse. Je ne la commettrai pas.

« J'ai aimé mon père autant qu'un fils peut l'aimer; j'aime mes enfants également autant qu'un père peut les aimer. Me blâme qui voudra ou qui pourra, mais s'ils fussent morts en affichant la négation de Dieu, sans hésiter j'eusse refusé de les escorter à leur demeure dernière. En pleine guerre religieuse, quand nos croyances sont outragées publiquement, quand nos prêtres sont proscrits et réduits à la misère, quand l'athéisme de l'État se dresse insolamment en face des églises quotidiennement dévalisées par des voleurs qu'il encourage, le catholicisme doit se retremper dans l'intransigeance des premiers jours de notre religion.

Et ce que je ne ferais pas pour les plus chers parmi les miens je ne saurais le faire pour un étranger, fût-il mon collègue au Parlement.... Ceux qui croient ne sauraient sans une complicité criminelle s'associer publiquement par leur présence, au mépris de la foi... Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas sanctionner de près ou de loin ce qui, à nos yeux, est le découronnement de l'humanité, ce qui l'avilit en lui désignant comme but unique, la terre, qui est le but des autres bêtes. »

Si tous les catholiques étaient aussi fermement résolus à ne jamais céder aux lâches complaisances du monde et prenaient le parti, quels que fussent les liens d'amitié ou les liens de parenté, de refuser leur présence aux mariages et aux enterrements qui se passent de la consécration religieuse, les cérémonies purement laïques ressortiraient bientôt de tout le triste éclat de leur abjection. »

(Extrait du Bulletin des œuvres de jeunesse).

## LES ANCIENS

Voilà un titre qui me fait plaisir. Il évoque en moi tant de souvenirs heureux, et puis... je suis si fier d'appartenir à cette association des jeunes... vétérans du Patronage!

Pure vanité, direz-vous?

Non, répondrai-je, mais légitime fierté!

Un soldat n'éprouve-t-il pas une vive satisfaction d'avoir servi dans un régiment dont le drapeau porte en ses plis de glorieux noms de victoires et dont l'histoire relate les brillants faits d'armes? Mais s'il aime à s'en vanter, même si ces victoires et ces faits glorieux sont antérieurs à son passage au régiment, et nous, qui l'écoutons nous comprenons son légitime orgueil, ce soldat nous paraît encore tout imprégné de la gloire des ancêtres qui lui ont légué leurs lauriers et confié la garde de leur emblème victorieux.

C'est un sentiment analogue que j'éprouve comme ancien membre du patronage. Je suis fier d'appartenir à cette œuvre que j'aime, que j'admire, et dont je ressens toujours les bienfaits.

J'ai vu s'accomplir tant de merveilles dans le patronage, j'ai été témoin de tant de faits touchants à l'actif de cette grande école de charité, que j'éprouvais une joie très vive à la vanter et une satisfaction, non exempte d'une certaine vanité, à déclarer que j'en faisais partie.

Et, bien que, en ce qui me concerne, je ne me soies jamais signalé, étant de ceux qui recevaient les bonnes leçons et les bons exemples en essayant d'en profiter, j'étais heureux et fier quand même des belles actions des autres, parce qu'elles rejaillissaient sur toute la collectivité, sur tous les membres de la grande famille du patronage. Quoi de plus naturel, quand une famille compte dans son sein un membre qui s'est signalé par une bonne action n'en est-elle pas justement fière? Et cette fierté se traduit par une tendre affection pour le chef de la famille et un attachement plus grand pour la famille elle-même.

C'est pour la même raison que les plus vieux membres du patronage n'ont pu se résigner à l'abandonner, et que pour vivre effectivement de son souvenir, ils ont constitué une association qui leur permet de s'y réunir et d'y faire revivre les belles années passées.

A cet effet, une fois par mois, ils se donnent rendez-vous au patronage où après la traditionnelle partie de manille ils s'entre-tiennent avec M. Enfert.

Cet entretien est pour les "anciens" la plus intéressante partie de la soirée, ils sont si heureux de causer un peu avec M. Enfert, écoutant ses conseils, recevant aussi ses confidences, prenant part à ses peines et partageant ses joies. Et c'est pour notre cher Directeur, une consolation et même, cela se voit dans ses yeux, un vrai bonheur de se sentir entouré de ses grands jeunes gens qu'il a connus gamins, qu'il a guidés dans la vie, dont quelques-uns sont maintenant mariés, bientôt papas, et qu'il retrouve toujours animés des mêmes sentiments : bons chrétiens naturellement et bons citoyens.

Henri THOMINE.

Notre vieux piano est bien malade! L'accordeur se refuse à le remettre dans le ton et pour comble il y manque une corde.

Si un de nos bienfaiteurs possédait un bel Erard ou même un Gavau, à moins que ce ne soit un Hertz qui l'embarrasse, nous le recevions avec plaisir à St-Joseph.

## LA CONFÉRENCE DE M. LE D<sup>r</sup> BOISSIER

Très intéressante la conférence que l'éminent secrétaire général de l'Union française antialcoolique a bien voulu faire au patronage le Dimanche 30 avril.

Près de 300 personnes y assistaient et ont souvent interrompu par leurs applaudissements le conférencier, qui, par des expériences sur des cobayes vivants, des projections à la lumière oxydrique et une logique serrée autant que spirituelle et intéressante, a fait avec un véritable succès le procès de l'alcool.

Quelques monologues interprétés par M. Duchier et un peu de musique par l'orchestre du patronage ont apporté une note gaie à cette soirée qui sera suivie avant peu d'une conférence de M. le Colonel de Rouville, sur les Sociétés de Secours Mutuels.



## NOS SOLDATS

M. Paul Roëckel admis à suivre les cours du lycée de Brest est exempté de service, a une chambre de sous-off., prend ses repas à la cantine, etc., etc... les délices de capoul, quoi! En voilà des troupiers! . . . . De mon temps. . . .

Léger a encore égaré sa plume!! C'est nous qui sommes frustrés à ce compte là, car il nous écrit de si gentilles lettres, qu'on les attend avec impatience.

Berg qui pensait venir pour la Pentecôte, sera retenu par l'inspection générale. Il était de garde Dimanche, et aurait bien préféré être à la Kermesse où il nous accompagnait par la pensée.

Ulrich lui aussi voudrait bien participer à notre fête. Il y sera par le cœur et nous souhaite beau temps. Il envoie, comme les autres du reste, ses affectueux respects à M. Nollevall, à M. l'abbé Charry, à M. Enfert, aux confrères, aux camarades, aux grands, aux petits, à tous enfin.

PITOU.

## Coutumier de Mai

Les Dimanches 7 et 14 mai. — La Kermesse.

Le Jeudi 11 mai. — Fête de l'Ascension de Notre-Seigneur (Séance du patronage St-Médard).

Le Lundi de la Pentecôte. - Promenade pour les enfants n'ayant jamais manqué le patronage. (Cartes roses et cartes jaunes.)

Toutes les communications concernant le *Petit Faubourien*, doivent être adressées à **M. ENFERT**, 54, rue Bobillot.

Le Gérant : P. ENFERT.